

TABLE DES MATIERES

1. PRISE D'OTAGE	5
2. LE TERRIBLE MOT	19
3. QUAND LES CŒURS SE REFROIDISSENT	37
4. LA NUIT LA PLUS LONGUE	53
5. DEUX SACHETS DE POUDRE BLANCHE	69
6. UNE CAMIONNETTE BLANCHE AUX RIDEAUX MARRON	85
7. UNE EVASION TEMERAIRE	101
8. TU VOIS, J'AI TENU LE COUP	119
9. UNE SEMAINE MEMORABLE	139
10. NOUVEAUX DEPARTS	157
11. OH! NON PAS NOTRE MADOU!	173
COMME UN REFLET	185

1

PRISE D'OTAGE

Je sais bien que je ne suis pas capable de raconter mon histoire, mais laissez-moi au moins vous expliquer le début. Ensuite, si le récit devient trop compliqué, quelqu'un qui écrit mieux que moi continuera.

C'est tellement excitant que je ne peux pas m'empêcher d'en parler. Seulement, quand je m'excite, je m'embrouille. Oh! je demanderai à Madou de corriger mes fautes et de rendre tout ça plus clair.

J'habite Lucène, une agréable ville de la Seine et Marne, bordée d'un côté par des champs de blé et traversée par un canal dont j'aime bien les eaux verdies et luisantes. Je m'appelle Laurent Baudrimont, j'ai neuf ans, et ma sœur Nadège a dix-sept ans. Le mercredi, je le passe chez une amie de mes parents. Elle s'appelle Madeleine, mais tout le monde l'appelle Madou. Moi je préfère ça. Mon père est content que je m'entende bien avec elle. Si vous la connaissiez, vous comprendriez pourquoi. C'est simple, moi qui suis «soupe au lait», je lui obéis avec plaisir.

Ce mercredi après-midi, Madou devait aller à sa banque, le Crédit National Agricole, pour retirer du «liquide». Je n'ai pas compris ce qu'elle voulait dire. Derrière les guichets, il y a des coffres-forts et des ordinateurs, pas des robinets. Enfin, passons. Elle avait aussi emporté sa Bible,

parce que, en sortant du C.N.A, elle voulait visiter une amie malade. Parfois, nous y restons longtemps, mais je ne m'ennuie pas, parce que le mari de la dame malade m'emmène au «champ des poneys». Avec lui, je fais du poney pendant des heures. Le mien s'appelle *Nénuphar*. C'est vraiment délicieux de le faire galoper dans le vent qui chante à mes oreilles.

Donc, nous étions arrivés à la banque. Je me tenais tranquille près du guichet quand je me suis rendu compte que quelque chose d'inhabituel se passait. Un grand calme régnait dans la petite agence. C'était le calme de la peur! Je les ai vus là, tous les trois, ils étaient masqués et effrayants, leurs revolvers braqués sur les clients et sur la caissière qui vidait le coffre-fort à une vitesse de Tour de France.¹ Ils ne parlaient pas beaucoup, mais, ils ne riaient pas non plus. Alors, j'ai eu peur. Je me suis serré contre Madou. C'était un hold-up! Un vrai!

Et puis, les choses se sont passées très vite... En repartant, ils ont hurlé des menaces et ils nous ont poussés brutalement, Madou et moi, dans une camionnette qui stationnait à quelques mètres. Avant de quitter la banque, le plus costaud des trois a appuyé son arme contre la tempe de Madou, et il a prévenu tout le monde: «Pas un geste, où je descends la vieille!» J'avais une horrible peur, mais quand même, ça ne m'a pas plu qu'on appelle ma gentille Madou, la *vieille*! Je ne lui vois presque pas de cheveux blancs, sauf un ou deux sur la tempe. Ils sont beaux, et ils brillent comme des fils d'argent.

De l'autre côté de la rue, juste en face de la banque, il y a un hôtel-restaurant. Il paraît qu'à l'intérieur des jeunes

¹ Course cycliste française annuelle.

bavardaient au bar. A la terrasse, deux hommes, sans doute des retraités, buvaient un café. Ont-ils eu le temps de remarquer notre enlèvement? Ça m'étonnerait.

Il me semble que nous avons dû rouler pendant une heure environ. Les fenêtres de la camionnette étaient garnies de rideaux marron, mais l'une d'entre elles était entrebâillée. Au début de notre voyage ils ont enlevé leurs masques et le costaud a dit au plus jeune: «Attache les mains de la vieille et du gamin!» Quand le plus jeune s'est approché de Madou, avec deux solides bouts de corde, elle lui a dit:

— Attends petit, comment t'appelles-tu?

— Jo!

— Quel âge as-tu?

— Vingt ans.

Effarés, muets, mais prêts à bondir, les deux autres observaient la scène.

— Jo, tu as le même âge que ma petite-fille, je pourrais être ta grand-mère. Est-ce que tu attacherais les mains de ta grand-mère?

Jo a eu un mouvement de recul et il a glissé un regard décontenancé vers les deux autres. Madou a continué:

— Nous sommes inoffensifs, le petit et moi, pourquoi voulez-vous nous attacher? Les gens armés et dangereux, c'est plutôt vous! Ce n'est pas nous!

Ledit Jo s'est tourné vers le costaud et a demandé:

— Chef, qu'est-ce qu'on fait?

Le Chef a hoché la tête comme s'il essayait de déchiffrer des choses cachées ou mystérieuses dans les paroles de Madou. Il nous a fusillés du regard mais il est resté muet.

Madou a profité de ces quelques secondes d'hésitation, où leurs idées semblaient toutes chavirées pour proposer:

— Je m'appelle Madou. Puisque nous sommes appelés à «vivre» ensemble, dites-moi au moins vos prénoms?

Précipitamment, Jo a répondu:

— Lui, c'est Marcel. Le chef, c'est Bernard.

Alors, le Bernard a fait retomber sa colère sur celui qui avait osé répondre.

— Toi! ferme-la! C'est moi qui commande ici!

— Bernard, calme-toi, c'est plus sympa de se connaître, non? fit Madou sans se démonter.

C'était bizarre. Notre sort était dramatique, mais il semblait que Madou tenait la situation en main. Je savais pourquoi elle n'avait pas peur. Le Seigneur Jésus était avec elle, je veux dire, avec nous.

Je crois que l'attitude de Madou leur apportait un souci sur lequel ils n'avaient pas compté. J'avais l'impression que quelque chose était coincé dans leur tête. Les manières et les propos de cette petite dame-là étaient déroutants.

— Vous nous avez kidnappés, d'accord, insista Madou, et après? Savez-vous, mes garçons que je préfère être à ma place qu'à la vôtre.

Marcel décida de prendre la parole, tandis que Bernard médusé, revolver au poing, nous observait tous.

— Dis donc, la vieille! je veux dire, la mamie, est-ce que tu essaierais de nous embobiner avec ton bagout?

— Pas le moins du monde.

— Mais enfin, tu ne peux pas tomber dans les pommes¹, faire une crise de nerfs ou demander grâce, comme tout le monde!

— Je ne demande grâce qu'à une seule personne, c'est à

¹ Tomber dans les pommes: s'évanouir.

mon Dieu. Je sens que je vais le faire pour vous trois, vous en avez grand besoin.

Le chef s'approcha de mon amie, menaçant. Je croyais qu'il allait l'assommer avec la crosse de son arme, parce que son visage était rendu laid par une mauvaise grimace de méchanceté. Mais, à mon grand soulagement, il se contenta de bougonner:

— Laissez-la tranquille! Faut pas la contrarier!

Je remarquai que Jo avait profité de la discussion pour se débarrasser discrètement de ses bouts de corde. Moi, la peur m'avait rendu tout moite.

Il s'écoula encore une dizaine de minutes, et tout à coup, ma frayeur augmenta lorsque je réfléchis au fait qu'ils n'étaient plus masqués. Je me dis: «Sûr, ils vont nous tuer maintenant que nous avons vu leurs visages. Ça se passe comme ça à la télé...» Je voulais le dire à mon amie. Elle dut comprendre mon angoisse, car elle murmura:

«Dieu est notre refuge et notre force, un secours dans les détresses, toujours facile à trouver» (Psaume 46, 1). Elle savait que je comprendrais, elle m'avait fait apprendre ce verset une semaine avant.

Au fur et à mesure que nous avançons, je devinais que nous roulions en pleine campagne: plus d'arrêts aux feux rouges, mais je sentais de nombreux tournants; il fallait parfois se cramponner dans les virages. Une bonne odeur de terre fraîchement lavée et d'herbe humide nous parvenait de temps à autre, parce que, quelques heures auparavant il avait plu.

Après un dernier virage et un brusque crissement de pneus sur le gravier, la voiture stoppa. On nous fit sortir vivement du véhicule, mais avec moins de brutalité qu'à Lucène, au moment du hold-up. Marcel et Bernard,

toujours armés et chargés de leur butin ordonnèrent à Jo d'ouvrir la porte d'une assez belle maison. Il fouilla dans ses poches et les deux autres commencèrent à s'énerver parce qu'il ne trouvait pas ses clefs. Il ne serait pas convenable de répéter les grossièretés dont ils l'accablèrent.

La camionnette disparut sans que nous ayons jamais vu le visage du conducteur. Madou fixa la voiture aussi longtemps qu'elle le put. Est-ce qu'elle voulait relever le numéro? Oh! ça ne m'étonnerait pas, maligne comme elle est. Moi, j'étais trop paralysé dans ma tête pour penser à ça.

Jo cessa de fouiller dans ses poches, parce que de l'intérieur quelqu'un nous ouvrit. C'était une grosse femme aux cheveux très noirs, teints, et qui donnaient l'impression d'être brûlés. Sans doute, c'était la teinture qui les avait rendus fanés comme du foin. Elle fumait une cigarette. Elle me sembla aussi vulgaire que Madou paraissait fine et distinguée.

— Qu'est-ce que vous m'amenez là? cria-t-elle avec stupeur, en nous désignant tous les deux.

— Des otages, marmonna Marcel. Pas pu faire autrement.

— Y manquait plus que ça! Vous êtes fous! non, mais vous êtes fous!

— Tais-toi! C'est pas ton problème répondit Marcel, sur un ton qui n'admettait pas de réplique. Ton boulot c'est de les surveiller. Tu vas leur donner la chambre d'amis.

— Et quoi encore? La plus belle!

Alors, j'entendis la petite voix flûtée de Madou demander:

— Avec salle de bains et toilettes attenantes, je suppose... Et Madame, puisque vous avez la gentillesse de nous accueillir, comme clients de passage, j'espère que vous êtes une bonne cuisinière.

La femme faillit tomber à la renverse et faire une crise de je ne sais quoi (ça doit avoir un nom que les docteurs connaissent). Son visage devint d'un rouge si sombre que c'était presque violet. Et puis, quand elle retrouva la parole, ce fut une telle quantité de jurons, que là non plus, il ne serait pas convenable de les écrire. Je suis sûr que ma monitrice de la classe biblique n'en a jamais entendu autant de toute sa vie. Moi non plus, d'ailleurs. Il y en a même que mes copains ne connaissent pas. Moi, je sais que je dois demander au Seigneur de les oublier pour toujours. J'entendis Madou murmurer, comme si elle se parlait à elle-même: «Cette femme sent l'alcool, assurément, elle doit boire.»

Quand nous nous sommes retrouvés tous les deux dans la belle chambre d'une maison de campagne, d'habitude c'est pas comme ça dans les films, on met les otages dans une pièce sale aux volets fermés, j'ai éclaté en sanglots. Si je vous ai raconté tous ces événements, c'était pour vous tenir au courant, mais je ne suis qu'un garçon de neuf ans, et j'ai peur. Même si le Seigneur Jésus a changé ma vie, je ne me sens pas très brave. Madou m'a pris dans ses bras et elle m'a bercé avec des mots d'affection. Entre deux sanglots, je lui ai demandé:

— Madou, tu ne sembles pas inquiète, pourquoi?

— Ecoute-moi Laurent, je ne suis pas plus courageuse qu'une autre personne, mais le Seigneur m'a vraiment enlevé la peur, sans quoi, je ne pourrais pas m'expliquer pourquoi je suis si calme. Il est notre secours, ne l'oublie pas.

— Oh! j'ai bien vu...

Puis, je me suis remis à pleurer.

— Crois-tu que papa et maman soient au courant?

— Certainement. Dans une petite ville comme Lucène les choses vont vite. Et de plus, ils en parleront aux informations télévisées de ce soir.

— Oh! c'est vrai? Je n'y avais pas pensé.

— Aussi longtemps qu'ils nous tiennent, la police ne peut rien contre eux. Du moins, je le suppose.

— En tout cas, mes parents doivent être en souci.

— Sans doute, mais eux aussi, ils savent à qui s'adresser.

— Surtout papa, ses prières, c'est du solide.

— Même s'il n'y en a qu'un dans la maison qui prie, c'est très précieux, tu sais.

— Qu'est-ce que tu crois que les bandits vont faire de nous? peut-être qu'ils...

— Stop! lança Madou brièvement. Interdiction d'imaginer quoi que ce soit et de se faire des idées. On fait confiance au Seigneur jusqu'au bout, d'accord?

J'avais une sorte de boule dans la gorge. La tristesse était là comme une bête avec des griffes et qui me «graffignait» le cœur. Oui, j'avais envie de pleurer, mais je murmurai:

— D'accord Madou.

A ce moment-là, la clef tourna dans la serrure et la grosse femme brune entra... Elle lança sur le lit une poignée de magazines, des B.D. et quelques romans policiers.

Madou remarqua que l'haleine de la femme sentait l'alcool.

— Voilà de quoi vous occuper, dit-elle sur un ton grognon.

Elle allait se retirer, mais mon amie l'interpella:

— Il nous faut mieux que cela Madame. Des crayons de couleur et du papier seraient les bienvenus. En outre, c'est l'heure du goûter pour ce jeune garçon. N'oubliez pas que

vous êtes tous responsables de nous, vous devez nous renvoyer en bonne forme dans nos familles.

— Vous renvoyer! Comment vous savez ça?

— Un cambriolage, passe encore... mais une prise d'otages, ça va chercher loin. La justice n'est pas tellement aimable avec ce genre de délit.

— On voit bien que vous ne connaissez pas le Bernard. C'est un chef!

— On voit bien que vous ne connaissez pas mon chef à moi! répliqua Madou.

— Vous... vous avez un chef! s'exclama la femme ahurie.

De nouveau, son visage changea de couleur. Cette fois-ci, ce ne fut pas du violet, mais sa peau devint d'un blanc gris, un peu comme mes cahiers de brouillon, ceux à bon marché.

Madou ajouta:

— Il tient notre situation en main. Vous ne nous ferez sortir d'ici que quand il l'aura décidé.

— Ben alors!

Elle trembla et se retira sans rien ajouter d'autre.

«Je me demande ce qu'elle leur raconte maintenant,» soupira Madou.

Je crois qu'elle avait vaguement envie de rire, mais ce n'était pas le moment.

Je lui demandai:

— Quand tu as parlé de notre chef, tu voulais parler de Jésus?

— Naturellement.

Un détail me surprenait: nous aurions dû être pétrifiés de peur tous les deux, et c'était les kidnappeurs que Madou rendait inquiets. De plus, dans ses réponses hardies, il n'y